

**www.e-rara.ch**

**Le Robinson Suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants**

**Wyss, Johann David**

**Paris, 1814**

**Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM**

Shelf Mark: ACH WYS JD 10/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13400>

Chapitre V. Retour sur le vaisseau échoué.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## CHAPITRE V.

*Retour sur le vaisseau échoué.*

AH! chère amie, m'écriai-je, je vois, devant nous, tant de travaux, tant de soucis, que j'en suis effrayé; un voyage au vaisseau est d'une nécessité indispensable, si nous ne voulons pas perdre notre bétail, et tant de choses utiles que nous pouvons encore nous procurer, et que la mer peut engloutir d'un moment à l'autre; et nous avons tant de choses à soigner et à faire ici! Ne serait-il pas nécessaire, avant tout, de nous préparer une meilleure demeure et un moyen de mettre à l'abri nous et nos provisions? je ne sais par où commencer.

Tout s'arrangera peu à peu, me

dit ma femme ; l'ordre et la patience font bien de la besogne. Je frémis , il est vrai , de ce voyage au vaisseau , mais si tu le juges si nécessaire , je pense que c'est par là que tu dois commencer ; le reste se fera assez , je te le promets. N'ayons pas souci du lendemain , à chaque jour suffit sa peine ; voilà ce que nous dit le plus grand ami de l'humanité.

Je suivrai ton conseil , lui dis-je , et cela dès aujourd'hui. Tu resteras ici avec nos trois cadets ; et Fritz , comme le plus fort et le plus habile , viendra avec moi.

A ces mots , je me levai en criant à haute voix : « Levez-vous , mes enfans , le jour va paraître , et nous avons de grands projets pour aujourd'hui ; ce serait une honte que le soleil nous trouvât dormant encore , nous , les fondateurs d'une nouvelle colonie ».

A mes paroles, Fritz sauta lestement hors de la tente, pendant que ses petits frères bâillaient et se frottaient les yeux pour chasser le sommeil ; il courut vers son chakal tué, qui était devenu tout roide pendant la nuit ; il le mit debout, en sentinelle, à l'entrée de la tente, attendant ce que les petits diraient en le voyant ; mais aussitôt que les chiens l'eurent aperçu, ils grognèrent et aboyèrent d'une manière épouvantable, et le croyant en vie, ils voulaient l'attaquer. Fritz eut grand peine à les retenir ; il en vint cependant à bout avec douceur et fermeté.

Cependant le bruit qu'ils faisaient acheva d'éveiller les petits ; tous sortirent de la tente, curieux de savoir ce qui les excitait. Jack parut le premier, avec le petit singe sur ses épaules, mais quand ce dernier aperçut le chakal, il se sauva avec terreur,

dans l'endroit le plus reculé de notre gîte, et se retrancha tellement, derrière de la mousse et du foin, qu'on voyait à peine son petit museau. Les petits furent très-surpris en voyant cette grande bête, d'un fauve doré, qui se tenait là toute droite sur ses pieds de derrière. Bon Dieu! un loup je crois, s'écria François en reculant un peu : Non, non, dit Jack en s'approchant et le prenant par la patte, c'est un chien jaune, et qui est mort, il ne bouge pas : Ce n'est, ni un un loup, ni un chien, dit Ernest, d'un ton de docteur, ne voyez-vous pas que c'est un renard doré. Ah! ah! s'écria Fritz, monsieur le savant professeur, vous ne savez pas ce que vous dites cette fois; vous avez si bien pu reconnaître l'agouti, et vous ne connaissez pas un chakal, rien que cela, et que j'ai tué cette nuit!

Cette nuit, en dormant sans doute, dit Ernest.

*Fritz.* — Non, monsieur, en veillant pour votre sûreté, j'ai tué ce chakal pendant votre sommeil, et vous ne savez pas seulement ce que c'est qu'un chakal, que vous appelez un renard doré.

*Ernest.* — Tu ne le saurais pas non plus, si papa ne te l'avait pas dit.

Allons, allons, mes enfans, m'écriai-je, point de disputes. Fritz, tu as tort de te moquer de ton frère, lors même qu'il se tromperait. Ernest, tu as tort d'être si sensible à une légère raillerie, et vous avez tous raison quand vous nommez cet animal, *chien*, *loup* et *renard*, car il tient de ces trois bêtes, et il a vraiment le poil doré.

Les enfans firent la paix, et il y eut questions, narration, admiration sans fin.

Enfans , m'écriai-je, celui qui commencera la journée sans adresser sa prière à Dieu , n'aura ni bonheur ni succès dans ses entreprises ; faisons notre dévotion avant d'aller à l'ouvrage. Ils se mirent tous à genoux , autour de moi. Lorsque j'eus fini les prières , il fut question de déjeuner , car l'appétit des petits garçons s'ouvre en même temps que leurs yeux : cette fois-là, la mère n'avait rien à leur donner à déjeuner que du biscuit, si dur et si sec , qu'ils pouvaient à peine l'avalier. Fritz demanda d'y joindre un peu de fromage , et Ernest se glissa vers l'autre tonneau repêché , que l'on n'avait pas ouvert , et que nous pensions être aussi plein de fromage. Au bout d'un moment il revint auprès de nous , la joie brillait dans ses yeux : Papa , me dit-il , si nous avons seulement du bon beurre frais étendu sur notre biscuit ,

il serait bien meilleur n'est-ce pas ?

Oui, dis-je, *si, si*, avec tes éternels *si* : ce biscuit avec du fromage vaut mieux que tes *si*. . . . qui ne signifient rien.

*Ernest.* — Peut-être qu'ils signifieraient beaucoup si on ouvrait cette tonne.

*Le père.* — Quelle tonne, et que veux-tu dire ?

*Ernest.* — Que cette autre tonne est pleine de beurre salé excellent ; j'y ait fait une petite ouverture avec un couteau, voyez ce que j'en ai tiré, et il nous montra une excellente tartine au beurre.

Ton instinct de gourmand te conduit fort bien, lui dis-je, et tu as eu bon nez. Allons à l'ouvrage, qui veut des tartines ? Tous entourèrent la tonne, mais j'étais dans l'embarras sur la manière la plus prompte et la plus sûre de l'ouvrir. Fritz pensait

qu'il fallait ôter un des premiers cercles, pour faire sortir un des fonds; je lui représentai qu'il fallait bien se garder de relâcher les douves, parce que la chaleur du jour, qui serait très-forte, fondrait tout le beurre, qui coulerait dehors. J'eus l'idée de faire, avec le perçet, une ouverture assez grande, au fond, pour en sortir le beurre, dont nous aurions besoin, avec une petite pèle de bois, qui fut bientôt fabriquée. Cela réussit très-bien, nous eûmes, pour notre déjeuner, une coque de noix de coco pleine de beau beurre salé, de Hollande, autour duquel nous nous mîmes par terre, désirant plus que jamais du lait de vache, ou de coco, pour nous désaltérer. Nous fîmes griller notre biscuit, et lorsqu'il fut bien chaud nous y mîmes le beurre, qui nous parut excellent.

Nos chiens nous laissèrent déjeuner

tranquillement, ils dormaient à côté de nous; mais pendant leur repos, nous vîmes qu'ils n'étaient pas sortis du combat sans blessures, ils en avaient d'assez grandes en plusieurs endroits, et principalement au cou. Dans la crainte que la chaleur ne les envenimât, je fis laver du beurre dans de l'eau fraîche, et je dis à Jack l'intrépide, de les oindre pendant qu'ils étaient tranquilles : il le fit avec compassion et adresse; les chiens se réveillèrent, mais ne bougèrent pas, comme s'ils avaient le sentiment du bien qu'il leur faisait; ensuite ils commencèrent à se lécher, et furent guéris en peu de jours.

Il ne faudra pas oublier, dit Fritz, de chercher sur le vaisseau, si nous ne trouvons pas pour eux, des colliers à pointes; pour préserver nos vaillans défenseurs, s'ils ont encore des chakals à combattre, et je n'en

doute pas, à présent qu'ils savent le chemin.

Ah! dit Jack, je veux moi-même leur faire des colliers, si maman veut m'aider.

*La mère.* — Je te le promets, petit fanfaron, nous verrons ce que ta bonne tête inventera.

*Le père.* — Oui, oui, petit homme, exerce ta force *inventrice*, tu ne saurais mieux faire; si tu produis quelque chose d'utile, il y aura pour toi éloge et honneur. A présent il est temps de nous mettre à l'ouvrage; préparez-vous, M. l'aîné; vous qui, par votre âge et votre prudence, êtes parvenu à la charge de mon conseiller privé, vous viendrez avec moi, sur le vaisseau, pour sauver ce qui pourra l'être. Vous autres petits, vous resterez encore sous l'aile de la bonne mère, bien sages, bien obéissans, et

vous prierez Dieu qu'il nous ramène heureusement vers vous.

Pendant que Fritz préparait le bateau, j'arrangeai une perche, avec un morceau de toile blanche, à un des bouts ; je la plantai sur le rivage, de manière que je pusse la voir du vaisseau, et je convins avec ma femme que, dans le cas de quelque danger, ils l'abattraient et tiraient trois coups de fusil en signe de détresse, ce qui nous ferait revenir à l'instant ; mais je la prévins que, vu tout ce que nous aurions à faire au vaisseau, il était très-possible que nous fussions obligés d'y passer la nuit, et je lui promis, de mon côté, de leur donner des signaux. Cette femme excellente et courageuse y consentit ; malgré le danger qu'il pouvait y avoir pour elle à passer une nuit seule avec ses trois enfans, elle le préféra à nous exposer à re-

venir trop tard et de nuit ; mais elle me fit promettre de rester la nuit dans nos cuves, et non pas sur le vaisseau.

Nous ne prîmes rien avec nous, que nos armes et leurs charges, il devait y avoir sur le vaisseau encore assez de provisions pour nous nourrir ; seulement le petit singe fut admis, parce que Fritz était impatient de le régaler avec du lait de vache ou de chèvre.

En silence, et très-émus, nous quittâmes le rivage où nous laissions la moitié de nous-mêmes ; Fritz ramait fortement, et je le secondais autant que possible, placé sur le derrière, avec une seconde rame qui me servait aussi de gouvernail. Quand nous fûmes déjà à une bonne distance de la terre, environ au milieu de la baie, je remarquai qu'outre l'ouverture par où nous avions passé la première

fois , elle en avait encore une seconde , par laquelle le ruisseau , qui s'y jetait non loin de là , formait un courant très-avant dans la mer.

Profiter de ce courant , pour ménager nos forces , fut ma première pensée et mon premier soin ; tout mauvais pilote que j'étais je réussis pourtant à entrer dans le courant , qui nous entraîna doucement , et nous porta jusqu'au trois quarts du trajet qu'il y avait à faire pour arriver au vaisseau ; nous n'avions d'autre peine que de tenir le bateau dans une direction droite , jusqu'à ce qu'enfin la diminution graduelle du courant nous obligea d'avoir de nouveau recours aux rames ; mais nos bras étaient reposés , et s'en acquittèrent bien ; nous entrâmes dans l'ouverture du vaisseau brisé , et nous y attachâmes notre petit bâtiment.

A peine fûmes-nous sortis de nos

cuves, que Fritz, avec son petit singe sur le bras, le porta sur le tillac, où étaient toutes les bêtes; je le suivis promptement, et je me réjouis de sa noble impatience de porter du secours à ces pauvres créatures. O comme ces animaux abandonnés nous saluèrent par les cris naturels à chaque espèce! Ce n'était pas autant le besoin de nourriture, que le désir de voir des hommes qui leur fit manifester ainsi leur joie, car ils avaient encore dans leurs auges du fourrage et de la boisson. Le singe fut d'abord placé au pis d'une chèvre, et le suçâ avec un plaisir et des grimaces qui nous amusèrent beaucoup. Nous allâmes ensuite rafraîchir, autant qu'il nous fut possible, l'eau et la nourriture des bêtes, pour ne pas être interrompus dans nos autres fonctions : nous ne négligeâmes pas non plus de nous restaurer et de nous re-

donner des forces par un bon repas.

Pendant que nous dînions avec appétit, je délibérai, avec mon fils, par où nous voulions commencer; à ma grande surprise, son avis fut d'arranger d'abord une voile à notre bateau. Mais au nom du ciel, lui dis-je, es-tu fou? comment cela te paraît-il si important dans ce moment? nous avons tant d'autres choses plus nécessaires; nous penserons à celle-là à loisir, d'autant qu'elle nous prendra beaucoup de temps. J'avais à cœur de ne pouvoir revenir le même soir auprès de ma famille.

Vous avez raison, dit Fritz, mais il faut que je vous avoue que j'ai bien de la peine à ramer, quoique je n'aye pas épargné mes forces; j'ai remarqué que le vent me soufflait fortement au visage, et malgré cela le courant nous portait en avant; au retour le courant ne nous aidera plus,

je pensais que le vent pourrait y suppléer. Notre bâtiment sera très-peasant quand nous l'aurons chargé de tout ce que nous trouverons d'utile, et je crains de n'avoir pas assez de force pour l'amener à terre; une voile nous aiderait beaucoup.

Ah, ah! M. Fritz, voilà le fin mot, tu veux t'épargner un peu de peine : au reste tu as raison, et je remercie mon conseiller privé de son bon conseil, il vaut mieux bien charger notre bâtiment, et ne pas courir le risque d'être submergés, ou obligés de jeter notre charge à la mer. Allons à l'ouvrage; si ta voile doit t'épargner du travail sur le bateau, elle t'en donnera à présent; va chercher tout ce qu'il faut. Je lui aidai à porter une perche assez forte pour servir de mât, et une plus mince pour y attacher la voile; je chargeai Fritz de faire, avec un ciseau, un

trou dans une planche, assez grand pour y faire entrer le bout du mât. J'allai dans la chambre à voile, je coupai, d'un grand rouleau de toile, une voile triangulaire, j'y mis des cordes en y faisant des trous; je pris ensuite un moufle pour l'attacher au haut du mât, et pouvoir hausser et baisser la voile à volonté, et je fus rejoindre mon Fritz qui travaillait avec zèle. Dès que son ouvrage fut achevé, nous posâmes la planche percée sur la quatrième de nos cuves, où elle fut bien affermie; le moufle fut suspendu à un anneau, à la pointe du mât; la corde attachée à l'angle le plus long de la voile, y fut passée, et enfin le mât fut planté dans le trou de la planche jusqu'au fond de la cuve, puis affermi de force, avec des coins de bois et des pièces écrouées sur la planche et contre le mât. Ma voile formait un triangle

rectangle, dont un côté touchait le mât, et y fut attaché; le côté le moins long fut aussi attaché avec des ficelles, à une perche qui, depuis le mât avançait hors du bateau, et dont un des bouts était attaché au mât, et l'autre, au moyen d'une corde, au gouvernail; ensorte que je pouvais de ma place diriger la voile ou l'abandonner tout-à-fait. Sur l'avant et sur l'arrière banc du petit bâtiment, nous fîmes des trous avec un gros perceur pour l'attacher, et pouvoir ainsi l'employer des deux côtés, sans être obligés de tourner tout le bateau.

Pendant que j'étais ainsi occupé, Fritz avec une bonne lunette d'approche observait la terre, ce que nous avions déjà fait plusieurs fois; il m'apporta la bonne nouvelle que tout y était en ordre; il avait distingué sa mère marchant tranquille-

ment : il m'apporta ensuite une petite flamme ou pavillon, qu'il me conjura d'attacher au haut du mât, et qui lui fit presque autant de plaisir que la voile. Il donna à notre équipage le nom de *la Délivrance*, et ne l'appela plus que le petit vaisseau. Cette vanité, dans notre misère, me fit rire, et me montra de nouveau un trait caractéristique du genre humain; moi-même je pris grand plaisir à voir ce pavillon flottant dans l'air, et la bonne façon de mon bâtiment.

Cher papa, me dit Fritz, en m'embrassant, à présent que vous m'avez délivré du banc de rameur, il faut aussi avoir soin de vous, et vous faire un bon gouvernail pour pouvoir diriger le vaisseau plus facilement et plus sûrement. Cette pensée, lui dis-je, serait très-bonne, mais je ne voudrais pas perdre l'avantage de pou-

voir avancer et reculer sans être obligé de tourner le bateau ; je vais diriger nos rames de manière à pouvoir les remuer en avant et en arrière, pour que nous puissions ramer ensemble, et doubler ainsi de force. Nous fîmes les préparatifs nécessaires ; au deux bouts du bateau nous arrangeâmes des appuis pour les rames, qui nous épargnaient beaucoup de peine.

Durant ces travaux le jour avançait, et je vis bien que nous serions obligés de passer la nuit dans nos cuves, n'ayant encore rien fait sur le vaisseau. Nous avions promis à nos amis de planter un pavillon, si nous devions rester la nuit sur le vaisseau ; il se trouvait tout prêt, et celui du bateau suffisait.

Nous employâmes le reste du jour à ôter des cuves le lest de pierres,

et à mettre en place des choses utiles, des cloux et des ustensiles, des étoffes, etc. etc. Nous pillâmes le vaisseau comme des Vandales, et nous remplîmes notre bateau à souhait ; dans l'apparence de notre entière solitude, nous dirigeâmes notre attention principale sur la poudre et le plomb, pour avoir aussi long-temps que possible des moyens de chasse, et de défense contre les bêtes sauvages ; les outils de toute espèce de métiers, dont il y avait une quantité, me parurent aussi indispensables. Notre vaisseau était destiné à l'établissement d'une colonie dans la mer du sud, et renfermait une foule de choses qui ne se trouvent pas dans les chargemens ordinaires ; on avait emmené et conservé autant de bétail d'Europe qu'il avait été possible, mais les bœufs et les chevaux n'avaient pu supporter ce long trajet sur

mer , et on avait été obligé de tuer ceux qui n'étaient pas crevés.

Dans la quantité de choses utiles dont les magasins étaient remplis , j'eus de la peine à faire un bon choix , et je regrettais tout ce que j'étais forcé de laisser , mais Fritz méditait déjà un second voyage ; en attendant nous n'eûmes garde cette fois d'oublier des couteaux de table, fourchettes , cuillers , ustensiles de cuisine. Dans la chambre du capitaine se trouvèrent quelques services d'argent , des assiettes et des plats de bel étain , et une petite caisse remplie de bouteilles de toutes sortes de bon vin ; tout cela fut embarqué. Dans la cuisine nous nous pourvûmes de grilles , chaudières , poêles , rôtissoir , pots , etc. Enfin , je fis une caisse des provisions de bouche destinées aux officiers : jambons de Westphalie , saucissons de Boulogne , etc. etc. , et je

n'eus garde d'oublier quelques petits sacs de maïs, de blé, et d'autres semences, et quelques patates ou pommes de terre. Nous embarquâmes aussi ce que nous pûmes d'instrumens aratoires, pelles, fossoirs, hoyaux. Fritz me rappela combien notre couche sur la terre était dure et froide, et me fit augmenter notre charge de quelques hamacs et de couvertures de laines; comme il ne trouvait jamais assez d'armes, il apporta encore une charge de fusils, de sabres et de couteaux de chasse. Pour conclusion, j'embarquai encore un baril de soufre, et une quantité de cordages, un gros rouleau de toile à voiles et de ficelles: le vaisseau nous parut délabré et si chancelant, que la moindre petite tempête devait le détruire de fond en comble; il était donc bien incertain qu'on pût y revenir.

Ainsi notre bateau fut chargé jusqu'au haut des cuves, il ne resta de libre que nos deux places de rameurs dans la première et la dernière, et il était si profond dans l'eau, que si la mer eût été moins calme, nous aurions été obligés de le décharger; cependant nous mîmes les corsets de liège, en cas d'événement malheureux.

On peut facilement comprendre que le reste de la journée avait été employé par ce travail; la nuit survint tout à coup, et il ne fut plus possible de penser à retourner. Un beau et grand feu sur le rivage nous prouva bientôt le bien-être des nôtres, et nous envoya leur bonsoir; nous le leur rendîmes par quatre lanternes allumées et attachées à notre mât. Deux coups de feu, suivant notre accord, nous dirent qu'on avait reconnu et compris notre signal.

Après une prière cordiale pour nos chers insulaires , et non sans soucis pour leur nuit , nous allâmes chercher un peu de repos dans nos caves , où nous n'étions pas voluptueusement couchés , mais cependant plus en sûreté que sur le vaisseau , et plus à portée de garder notre chargement ; au moindre craquement du vaisseau , nous pouvions couper la corde et gagner le large. Notre nuit fut , grâce à Dieu , assez tranquille , mon jeune Fritz dormit comme dans son lit ; mais malgré ma fatigue , je ne pouvais pas fermer les yeux , toujours attachés sur le rivage , pensant à la visite nocturne des chakals , qui auraient pu pénétrer dans la tente , mais j'espérais que les braves chiens feraient leur devoir , et je bénis le ciel de nous avoir donné cette bonne garde.